
Présentation du dossier

Danielle Delmaire



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/355>

DOI : 10.4000/tsafon.355

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 7-14

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Danielle Delmaire, « Présentation du dossier », *Tsafon* [En ligne], 72 | 2016, mis en ligne le 31 mai 2018, consulté le 20 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/355> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.355>

Tsafon. Revues d'études juives du Nord

Dossier

rassemblé et présenté par Danielle Delmaire

**Juifs, Israéliens,
dans la littérature française et israélienne**

À la section d'hébreu de l'université de Lille 3, sciences humaines et sociales, Françoise Saquer-Sabin professeur de littérature hébraïque, dirige des travaux d'étudiants en littérature israélienne, au niveau du master et/ou du doctorat. Tandis qu'au département de lettres modernes de la même université, les professeurs Yves Baudelle et Nelly Wolf, celle-ci anime avec Maxime Decout depuis plus de deux ans un séminaire intitulé : « Écrivains juifs de langue française », guident également des étudiants sur des thèmes littéraires concernant les juifs ou le judaïsme. Il nous a paru nécessaire de faire connaître ces travaux de chercheurs débutants qui ne démeritent absolument pas.

Deux études sur la littérature française d'Anne Wattel et d'Ingrid Letourneau, guidées respectivement par Nelly Wolf et Yves Baudelle occupent notre dossier, en premier lieu. Suivent trois articles sur la littérature israélienne, par Sâadia Agsous-Bienstein et Françoise Marti-Delescaut, et juive, par Éric Hocquette, qui résument des travaux suivis par Françoise Saquer-Sabin.

Deux auteurs français, l'un Robert Merle (1908-2004) et l'autre Romain Gary (1914-1980), ont en commun d'avoir produit un roman évoquant le sort des juifs pendant la guerre. Ils sont présentés dans ce dossier par Anne Wattel pour le premier et Ingrid Letourneau pour le second.

En 1952, les éditions Gallimard font paraître *La mort est mon métier* de Robert Merle qui, à cette date, est encore peu connu. C'est le second roman d'un auteur qui reste marqué par les atrocités de la guerre, un roman « à contre courant » selon les mots mêmes de son auteur, car il offre « la voix au bourreau » et non à la victime. En effet, le personnage central est Rudolf Hoess, le commandant du camp d'Auschwitz,

renommé Lang dans le roman. Mais, rappelle Anne Wattel, il fallait « éviter l'oubli, quitte à déranger ».

Dans l'immédiat après-guerre, les romanciers, les essayistes accordaient plutôt la parole aux victimes, de manière parcimonieuse d'ailleurs, celles-ci se sentant mal écoutées. Que l'on se souvienne des difficultés de Primo Levi pour éditer *Si c'est un homme* ! Et une fois paru en 1947, en Italie, l'ouvrage ne connut pas le succès. Ce n'est qu'au début des années soixante que Primo Levi fut reconnu comme poète et auteur, avec son second livre *La Trêve* (1963). Si bien que l'écoute des bourreaux était encore moins perceptible.

Et pourtant Merle lança le défi de donner la parole au pire des bourreaux. Pour l'auteur du roman, « la voix du bourreau est donc à lire comme le repoussoir » et ne peut attirer aucune sympathie ni même empathie. Le titre du roman, d'ailleurs, invite à accepter cette lecture. L'ouvrage de Robert Merle aura dû aussi attendre plusieurs années pour être lu et reconnu. Il fut réédité, toujours chez Gallimard, en 1961, 1972 et 1978. Cette posture de donner la voix aux bourreaux ne fut reprise que bien plus tard et récemment par Jonathan Littell avec *Les Bienveillantes*, ouvrage sorti en 2006. Cet auteur bénéficia d'un succès immédiat et reçut le grand prix du roman de l'Académie française ainsi que le Goncourt en cette même année 2006. Il n'empêche que les lecteurs furent très divisés quant à la réception du message.

Dans *Les cerfs-volants*, Romain Gary se place de l'autre côté, celui des victimes, des résistants. Le roman sort en 1980 au terme de la vie complexe et agitée de son auteur. Écrivain, mais aussi diplomate, Romain Gary a produit une œuvre foisonnante, sous son nom ainsi que sous d'autres noms dont celui d'Émile Ajar. Il fut ce « caméléon » mais aussi « l'enchanteur » qu'évoque Myriam Anissimov (*Romain Gary le caméléon*, Paris, éd. Julliard, 2004 et *Romain Gary, l'enchanteur*, Paris, éd. Textuel, 2010). Rappelons-nous l'affaire Ajar/Gary dans laquelle le romancier sut entretenir l'équivoque et brouiller sa biographie.

Durant la guerre, il rallia les Forces Françaises Libres à Londres, dès 1940, combattit au Moyen-Orient, participa à la destruction de missiles V1 et, pour ses nombreuses prouesses aériennes, il fut fait compagnon de la Libération. Bien que n'ayant pas eu à subir la persécution raciale, Romain Gary resta hanté lui aussi par l'extermination des juifs. C'est dans les années 1970, observe Ingrid Letourneau, que celui-ci put prendre connaissance du sauvetage des juifs par le couple

protestant André et Magda Trocmé, au Chambon-sur-Lignon. Il s'attarda alors sur le plateau cévenol pour y placer son personnage Ambroise Fleury qui construisait des cerfs-volants en forme d'étoiles jaunes pour protester contre la rafle du Vel d'Hiv.

L'œuvre est donc fondée en partie sur des événements historiques et Ambroise Fleury est « la figure palimpseste des Justes du Chambon-sur-Lignon » (Ingrid Letourneau). Il donne vie au prêtre Jean Fleury (1905-1982), reconnu lui aussi Juste parmi les Nations, en 1964.

Les autres contributions au dossier étudient trois auteurs dont le point commun n'est pas aisé à déterminer. Sâadia Agsous-Bienstein s'intéresse à un écrivain israélien mais non juif car arabe tandis que Françoise Marti-Delescaut analyse l'épais roman d'un auteur israélien juif et Éric Hocquette étudie l'œuvre d'un romancier juif mais non israélien.

Sayed Kashua retient, à juste titre, l'attention de Sâadia Agsous-Bienstein car avec lui « le plus important écrivain hébraïque moderne est arabe » ! Né en 1975 dans une petite bourgade arabe proche de la ligne de démarcation qui sépara Israël de la Cisjordanie entre 1948 et 1967, Sayed Kashua fit toutes ses études en hébreu puisque Israélien, d'abord au lycée puis à l'université hébraïque de Jérusalem. Citoyen israélien, il a vécu dans la partie ouest de Jérusalem jusqu'en 2014, année où il prit la décision de quitter son pays, car il ne pouvait plus y vivre, pour s'installer aux USA. Auparavant, parallèlement à sa carrière de romancier, il exerça le métier de journaliste pour l'organe de la gauche israélienne *Haaretz* et pour une autre feuille engagée aussi à gauche *Haïr*.

Sa production romanesque parue dans les années 2000 connut un rapide succès et elle est traduite en de nombreuses langues. À l'instar d'Émile Habibi (1922-1996), autre écrivain israélien arabe qui reçut le prix d'Israël de littérature en 1992, Sayed Kashua fut célébré par le prix du Premier Ministre pour la littérature. Malgré cette reconnaissance littéraire, ou peut-être à cause d'elle, il n'est pas toujours aisé pour un Arabe, fût-il excellent hébreophone, de vivre sa différence dans la société israélienne de plus en plus nationaliste et d'être accepté par les extrémistes palestiniens. C'est cette difficile hybridité que l'auteur exprime de la nouvelle *Herzl disparaît à minuit* : Herzl vit à Jérusalem ouest et se double la nuit de Hliwa qui vit, lui, à Jérusalem est. Herzl-

Hliwa est bien le spectre de Sayed Kashua dont l'instabilité de la double identité s'exprime dans l'écriture littéraire.

Assaf Gavron est à peine plus vieux que Sayed Kashua puisqu'il est né en 1968 à Arad, ville du nord du désert du Néguev. Lui aussi signe des articles dans la presse israélienne. Il vit dans la banlieue ouest de Jérusalem, donc plus ou moins éloignée de la Cisjordanie. Il n'est nullement un chaud partisan de la présence israélienne dans les territoires conquis après la Guerre des Six jours. Et pourtant, son épais roman, *Les Innocents*, focalise son récit sur une petite implantation juive en Cisjordanie, sans que le lieu précis soit révélé. Près du Jourdain ? Ou peut-être non loin du village qui vit naître Sayed Kashua ?

Les habitants se sont installés, avec la ferme intention de n'en jamais déloger, sur une colline : *HaGuiva*, *La colline* qui est le titre original du roman ; titre très mal traduit en français par *Les Innocents*. Françoise Marti-Delescaut pointe d'ailleurs plusieurs imperfections dans la traduction française qui font perdre, aux lecteurs français, toute la saveur de certains termes en hébreu ou de certaines expressions ou allusions bibliques. Des traductions en d'autres langues ont fort heureusement conservé le titre.

Les habitants de la colline (peu importe son nom finalement) sont certes innocents. Pour eux, leur innocence vient du bien fondé de l'occupation de la colline, du territoire, aucunement illégale. Ils sont encore innocents dans leur émerveillement face à la nature de cette région biblique, la Judée-Samarie. Les paysages, la flore, la faune, les éléments naturels, tout évoque pour eux les enchantements de la Bible. Et c'est dans cette certitude d'appartenir à la Création divine qu'ils puisent la motivation de leur installation que l'auteur martèle par des références et des citations bibliques, voire de la paraphrase que la traduction, hélas, rend moins savoureuse. Et c'est la raison pour laquelle un lien inextricable attache ces « innocents » à leur colline.

Par cette œuvre volumineuse, Assaf Gavron fait pénétrer le lecteur, surtout s'il n'est pas israélien, dans la réalité quotidienne des implantations et dans les fantasmes de leurs habitants peu sensibles à une autre réalité, la politique de leur pays.

Le roman de Sayed Kashua donne à approcher l'hybridité des citoyens israéliens arabes tandis que celui d'Assaf Gavron donne à vivre la dualité de l'État d'Israël avec les implantations en Cisjordanie. Et

finalement, c'est peut-être une autre hybridation ou une autre dualité dont est imprégnée l'œuvre de Naïm Kattan.

Éric Hocquette s'est intéressé à cet auteur juif originaire de Bagdad, il y est né en 1928, mais qui ne s'est jamais installé en Israël. En 1947, quand la situation des juifs irakiens se détériora, il choisit d'étudier à Paris puis il émigra au Canada en 1954. Mais, en fait, l'homme ne se fixa pas vraiment et il voyagea fréquemment dans les deux Amériques et navigua, par ses écrits, entre son Orient natal et son Occident d'adoption.

Éric Hocquette décèle une permanence de cette dualité dans les ouvrages de Naïm Kattan, permanence qui frôle l'obsession : « tout ce qui est duel fascine l'intellectuel irako-canadien ». L'Amérique du Nord est opposée au Brésil, le masculin est contraire au féminin, l'Orient est l'antagonisme de l'Occident et enfin l'Autre est tout sauf Moi. Tels sont les principaux thèmes développés par Éric Hocquette. L'écrivain migrant qui rencontra l'Autre dans ses pérégrinations, observe les différences. Cette observation devient le fondement d'une littérature qui demande le droit à l'altérité. Et c'est ce qui est illustré dans le roman *Farida* qu'Éric Hocquette analyse minutieusement dans un dernier point de son article.